

vous ce brouillard qui s'est levé à quelques milles devant nous ?

En effet, dans la direction de la côte nord-est, il venait de se former une ligne blanche que nous n'avions pas encore aperçue et qui allait s'épaississant de plus en plus.

—J'ai l'oreille assez bien exercée, continua Jules ; tout-à-l'heure, pendant que j'étais couché le long du flanc de la goëlette, j'ai entendu distinctement, par le fil de l'eau, et dans cette direction, le bruit d'un grand nombre de pagaies de guerre ; et je ne serais pas surpris si, à la tombée de la nuit, nous étions attaqués par une flotille de ces vermines.

Nous avions, Noël et moi, des figures de circonstance ; Edouard commença donc à devenir songeur.

Pour compléter la mise en scène, Carlo se mit à pousser un hurlement plaintif et prolongé, en regardant vers l'avant.

Pour le coup, notre chasseur y fut pris tout-à-fait.

—Il n'y a pas encore de danger immédiat, dit Jules, mais nous ferons bien, néanmoins, d'avoir l'œil ouvert : on n'est jamais sûr de ce qui peut arriver, dans ce traître de pays.

Edouard allait demander des explications qui auraient sans doute été embarrassantes, lorsqu'heureusement, le marmiton vint nous appeler pour souper.

Le repas, qui était de viande froide, fut également froid de sentiments et de paroles. Le capitaine, qui n'avait pas compris notre conversation, avait l'air de se demander ce qui pouvait nous avoir donné cet air glacé.

Heureusement qu'après le souper nous le mîmes un peu au courant, car il n'aurait pas manqué de démonter toute la petite pièce que Jules venait d'improviser.

Nous continuâmes cependant à chauffer l'imagination de ce pauvre Edouard, par toutes sortes d'histoires indiennes plus ou moins terribles ; et le brouillard, dans lequel nous étions entrés depuis quelque temps, semblait ajouter à nos paroles sa mystérieuse horreur.

La nuit vint et nous nous retirâmes dans nos hamacs ; mais Edouard ne dormit que d'un œil, et quand le sommeil le prenait tout-à-fait, il rêvait de flèches empoisonnées et de têtes scalpées, au grand plaisir de Jules qui souriait dans ses barbes.

Noël, cependant, de son côté, ne trouvait pas la chose aussi plaisante.

—Je n'aime pas ces tours là, disait-il ; et vous verrez que cela vous portera malheur : « un bienfait n'est jamais perdu ! »

—Un bienfait, c'est possible, dit Jules ; mais un petit méfait n'est pas la même chose.

—C'est égal, continua Noël, j'ai mon idée, riez tant que vous voudrez, les proverbes ne mentent pas.

Nous eûmes beau essayer de lui faire comprendre tout ce que notre plaisanterie avait d'innocent et même de moral, puisqu'il s'agissait d'aguerrir l'esprit de notre compagnon, il en revenait toujours à sa sentence et n'en démordait pas.

Le lendemain, le brouillard n'était pas encore dissipé, et nous ne faisons que peu de voiles.

Après déjeuner, nous fumions tranquillement nos pipes sur le pont, lorsque Jules fit encore la même gure que la veille. Mais cette fois, nous l'imitâmes

très-sincèrement ; car nous avions tous distinctement entendu le bruit de plusieurs avirons tout près de nous, à babord.

Un instant après nous vîmes passer à quelques pas seulement de l'extrémité de notre goëlette à l'arrière, quatre grands canots, chargés d'Indiens.

Ils passèrent droit, sans dévier, comme si nous n'avions pas été là, et s'enfoncèrent silencieusement dans le brouillard à tribord, et dans la direction de la côte.

Quels étaient ces Indiens ? D'où venaient-ils et où allaient-ils ? C'est ce qu'il nous fut impossible de découvrir.

Noël manqua pas de nous répéter ses avertissements à ce sujet, flanqués de son éternel proverbe.

Comme, néanmoins, le capitaine n'eut pas l'air de s'inquiéter, nous prîmes la chose gaïement.

La journée se passa sans autre incident et les Indiens ne reparurent pas.

Edouard commençait même à rire le premier de ses frayeurs ; mais nous remarquâmes, toutefois, qu'il avait perdu un peu de son ardeur pour la grande chasse, et que, chose extraordinaire, il avait oublié de faire faire l'exercice à son chien.

Vers six heures de la relevée, le vent ayant un peu rafraîchi, le brouillard commença à disparaître et le capitaine nous annonça que dans une demi-heure, au plus, nous jetterions l'ancre en face de la ville de Manistee.

En effet, comme nous achevions notre souper, nous entendîmes le bruit de la chaîne qui laissait filer l'ancre vers le fond, et au bout de quelques minutes la goëlette s'arrêta.

Nous ne fîmes pas lents à monter sur le pont et nous vîmes que nous étions entrés dans une espèce de goulot qui porte le nom de *Rivière Manistee*.

Les amarres furent jetées sur un simulacre de quai formé de dosses, et la goëlette fut amenée peu à peu le long de ce primitif appui.

Nous débarquâmes tous quatre, avec tout notre accoutrement de chasse et suivis de Carlo, qui ne semblait pas aimer beaucoup le pays, si l'on pouvait en juger par sa mine abattue.

—Allons ! m'écriai-je gaïement, emboitez le pas derrière moi ; jusqu'à nouvel ordre, je m'établis commandant-en-chef de l'expédition.

CHAPITRE II.

MANISTEE.—UN PROJET.

Le fait est que j'avais pris, du capitaine de notre goëlette, tous les renseignements nécessaires, et je me trouvais comme chez moi, dans ce nouveau domaine.—Où est donc la ville ? demanda Noël, qui ne voyait comme nous que quelques misérables maisons en troncs d'arbres.

—Dans l'intérieur, répondis-je hardiment ; ceci n'est qu'un faubourg isolé.

—On dirait que le feu a passé par ici, ajouta Edouard en nous montrant un grand nombre de tronçons d'arbres noirs et rougis par les flammes.

—C'est une incursion de sauvages que le faubourg a subie dernièrement, dit Jules qui avait son idée fixe.

(A CONTINUER.)